

**Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques**

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

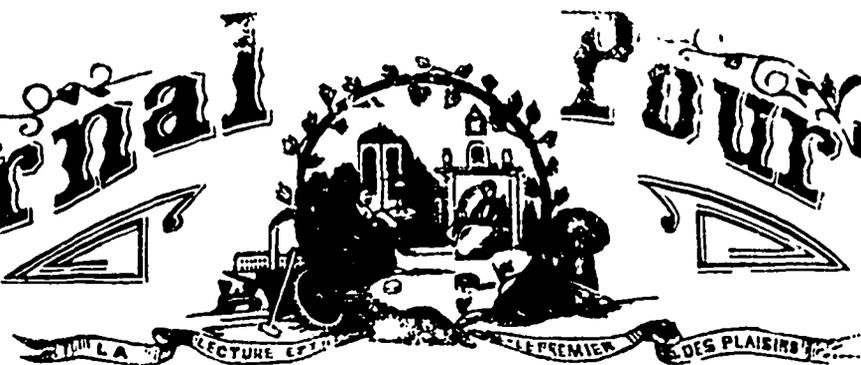
Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										✓	

# Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 31 DECEMBRE, 1879.

No. 14.

## AVIS.

Deux de nos ouvriers ayant été malade en même temps est la raison qui nous a obligé de suspendre le journal pendant deux semaines. Nous espérons que nos lecteurs voudront bien nous pardonner ce retard.

Nous commencerons dans notre prochain numéro une histoire bien intéressante, par JULES VERNE, intitulée : "Un hivernage dans les glaces"

## UN ROI DANS LA CAMPINE.

*Suite.*

Aux éclats de rire et aux voix d'un timbre moins grave qui se faisaient entendre dans une chambre voisine, on pouvait deviner que le *zuipeu* mettait tout aussi bien en liesse les femmes des sociétaires, et que leur joie se manifestait d'une manière tout aussi bruyante que celle de leurs maris.

Neuf heures sonnèrent à la tour de l'église.

Le syndic s'élança sur une table et commanda le silence. La cérémonie de l'installation du nouveau roi allait avoir lieu, et celui-ci allait être investi des pouvoirs nécessaires pour s'acquitter de ses fonctions.

Pierre fut placé dans un fauteuil en cuir orné de draperies dorées; le syndic s'approcha de lui, l'embrassa sur la joue et suspendit à son cou l'écusson en argent, insigne de sa royauté.

Tous les membres de la gilde élevèrent leurs verres et s'écrièrent trois fois :

"Hourra ! hourra pour le roi !"

En ce moment le jeune Bernard s'avança et donna la flèche d'honneur à son père. L'heureux homme enleva son enfant dans ses bras et l'embrassa avec une tendre affection.

Le moment était venu où la jeune vierge devait offrir des fleurs au roi. Les deux hommes qui s'étaient constamment tenus à ses côtés s'avancèrent avec la petite Anna, qui s'inclina gracieusement pour offrir le bouquet.

Tout à coup, un cri farouche part d'un coin de la salle, et au même instant un homme robuste se fraya un passage à travers les assistants ébahis; il s'élança au-devant de la jeune fille, lui arrache le bouquet et le foule avec rage sous ses pieds.

"Damnation ! je permettrais que ma fille, mon enfant, te présente, à toi, lâche, le bouquet qui ne revient à moi, à moi seul !"

C'était Henri; il soutenait avec opiniâtreté que c'était lui qui devait être roi, puisque c'était lui qui avait, le premier, abattu l'oiseau. Il frappait avec force du poing sur les tables, faisait éclater sa colère contre chacun, et cherchait à rafraîchir sa poitrine haletante en buvant de la bière avec excès.

Les vapeurs de la boisson avaient échauffé sa tête encore davantage, et bientôt son emportement ne connut plus de bornes. Il avait vu avec un profond dépit la solennité du couronnement, il se mordit les lèvres jusqu'au sang et serrait convulsivement les poings; mais lorsqu'il eut aperçu la petite Anna qui allait offrir le bouquet à son concurrent, aujourd'hui son ennemie mortel, il ne s'était plus possédé de rage, et il s'était élancé en jurant.

Les sociétaires, indignés, essayèrent en vain de l'écarter, il éleva le poing et décrivit autour de lui un demi-cercle avec tant de force, qu'il renversa les uns sur les autres plusieurs paysans; car Henri était extraordinairement grand et robuste, et il était connu des paysans pour sa force de géant.

"Oh ! misérable archer ! vous seriez roi !... vous !... c'est par un subterfuge que vous avez abattu l'oiseau... c'est moi qui devais être roi, moi seul ! De par le diable ! je ne souffrirai pas que vous, qui pouvez à peine tenir une flèche, vous leviez orgueilleusement la tête, et que vous fassiez le maître dans la gilde !..."

Et, d'un mouvement menaçant, il se pencha comme s'il eût voulu arracher la plaque en argent de la poitrine de Pierre.

L'insulte était trop grave !... Quelque doux et paisible que fut ordinairement son caractère, Pierre ne put se contenir plus longtemps; son œil s'enflamma et lança des éclairs.

Tout à coup, comme un loup furieux, il bondit de son fauteuil, et, ses poings fermés, frappa violemment la poitrine d'Henri. Le combat s'engagea.

"Ah ! dit Henri en grinçant des dents, arrive ici que je t'écrase !"

Et de tout le poids de son corps il se laissa tomber sur les épaules de Pierre et le surplomba triomphant. Celui-ci sentit ses jambes chanceler sous le fardeau qui l'accablait; mais, s'y prenant avec adresse, il étreignit fortement de ses deux bras les reins de son adversaire, et l'enserra comme dans une chaîne de fer.

Les assistants se formèrent en cercle autour des combattants et restèrent, curieux et sans bouger, les yeux fixés sur ce spectacle; si quelqu'un se risquait à s'approcher, Henri lui lançait si brutalement son poignet de fer à travers le visage, que l'importun se jetait de côté en poussant un cri de douleur.

Ce fut une chose terrible que de voir avec quels efforts de rage Henri pesait sur les épaules de Pierre, et avec quels mouvements adroits et sûrs celui-ci se baissait, se relevait et cherchait à faire perdre l'équilibre à son adversaire, autour des reins duquel il serrait les bras de plus fort en plus fort. Aussi, voyant qu'il ne parvenait pas de cette manière à devenir maître de son ennemi, le paysan s'élança brusquement en arrière et se dégaya, recula d'un pas et s'élança de nouveau, les poings serrés, sur Pierre, et frappa celui-ci si violemment au visage, que le sang en jaillit par le nez et par la bouche. Alors les coups se succédèrent de part et d'autre, sans trêve ni merci; les mains ensanglantées se croisaient avec impétuosité et s'abattaient parfois avec tant de violence sur la poitrine de l'un ou de l'autre des lutteurs, qu'elles en faisaient sortir des soupirs douloureux.

Les assistants contemplaient avec effroi les deux combattants, mais personne n'osait se hasarder à intervenir pour faire cesser le combat, au prix d'une confusion.

Quelques-uns parlaient d'aller appeler le bourgmestre ou le garde champêtre; mais la majorité d'entre eux, que ce combat amusait plus ou moins habitués qu'ils étaient à se li-

vrer eux-mêmes à de pareils excès, étaient d'avis qu'il fallait laisser se vider le différend sans s'en mêler.

Le combat devenait de plus en plus furieux. La sueur ruisselait à grosses gouttes sur le visage des deux adversaires ; ils étaient hors d'haleine, comme deux taureaux qui se disputent une proie. Henri écumait de dépit et de rage ; il s'épuisait vainement en efforts inconsidérés pour terrasser son adversaire, car Pierre, encore calme, bien qu'il fût échauffé par la lutte et par le désir de se venger, esquivaient si adroitement les coups qui lui étaient portés de l'aveugle, que la victoire restait indécise.

Tout à coup, et au plus fort du combat, un cri déchirant s'échappa d'un sein de femme, et Gertrude, les cheveux en désordre et poussant les plaintes les plus lamentables, s'élança entre les deux adversaires.

« Arrière ! serpent éhonté ! » s'écria Henri, et d'un coup violent il envoya la femme rouler à six pas de là, au milieu des spectateurs.

A cette vue, un sourire infernal assombrit la figure de Pierre.

« A ! lâche gredin, bourreau de femmes que tu es, viens ici que je t'étrangle ! »

Et s'élançant sur Henri, et le saisit par la cravate, et il s'y suspendit de tout son poids.

« A bas ! .. a bas !... s'écria avec fureur, et il obligeait son ennemi à se pencher en avant.

—Lâche ! lâche ! » hurlait Henri ; et portant ses deux mains à son cou, il cherchait à se dégager de l'étreinte de Pierre, qui le serrait comme dans un étau.

Pour toute réponse, Pierre se redressa, et, se laissant retomber, imprima une forte secousse à la cravate en s'y suspendant de nouveau.

Lâche moi !... tu m'étrangles !... criait Henri d'une voix étouffée.

—A bas !... à bas ! » s'écriait Pierre, et il serrait et tordait encore davantage le mouchoir....

Henri trépigna de rage et de douleur ; il porta ses doigts crispés sur les mains qui le tenaient enchaîné, et les laboura de ses ongles jusqu'au sang ; puis il baissa la tête, et de sa bouche blême il chercha en vain d'arriver aux mains de son adversaire, pour les forcer à lâcher prise....

Harassé, épuisé par ces efforts désespérés, il réunit encore une fois toutes les forces qui lui restaient, pareil à un tigre qui, baigné dans son sang et se sentait mourir, s'élança une dernière fois, par un effort surnaturel, sur son ennemi. C'est ainsi qu'Henri se redressa et se mit à tourner avec vitesse sur ses talons, entraînant Pierre dans le cercle qu'il décrivait. Tables, chaises, cruches, verres, tombèrent bruyamment à terre ; car, par la rapidité de la rotation, les pieds de Pierre avaient perdu l'équilibre, et

il tournait avec son ennemi comme les ailes d'un moulin à vent, mais il ne lâchait pas prise et serrait encore davantage la cravate.

Alors, comme poussé par le désespoir, Henri décrivit un dernier cercle ; ces yeux étaient sanglants dans leurs orbites, sa figure était pâle comme celle d'un mort. Il tourna une fois encore et, rendu, s'affaissa sur le sol comme une masse de plomb. Pierre tomba sur ce corps qui ne bougeait plus.

Pour le coup le combat avait duré assez longtemps ; les paysans s'élançèrent, séparèrent de vive force les deux adversaires et, malgré ses menaces, ils forcèrent Henri à franchir la porte, qui fut refermée sur lui.

Peu d'instants après, on continua la cérémonie, qui touchait à sa fin. Pierre fut derechef acclamé roi, et la fête se prolongea tard dans la nuit.

Le conseil de la gilde se réunit le lendemain et, pour punir la scandaleuse conduite d'Henri, aussi bien que pour prévenir le retour de pareilles scènes, il fut, à l'unanimité, rayé du nombre des sociétaires et déclaré indigne, à jamais, de faire partie de la société ou d'assister à ses fêtes.

#### IV.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis le fatal combat livré dans la gilde de Saint-Sébastien, et cependant la haine et l'aversion régnaient encore avec la même intensité entre les deux voisins ; que dis-je ? ces sentiments s'étaient accrues de jour en jour, à la suite des différends qui surgissaient continuellement entre eux. En effet, comme leurs fermes étaient situées l'une près de l'autre, il s'ensuivait que la plupart de leurs prairies et de leurs champs se touchaient également. Tantôt c'était une borne que l'un ou l'autre prétendait avoir été déplacée ; tantôt c'était le bétail de Pierre qui avait couru de nouveau sur les biens d'Henri et en avait détruit la récolte. Une autre fois, c'était Pierre qui se plaignait de ce que les cheveux de son voisin eussent endommagé son foin. La haine avait suffi à faire que ces deux hommes, qui pendant si longtemps avaient cultivé les mêmes champs sans rencontrer le moindre sujet de contestation, ne pussent plus passer un jour sans querelle, et souvent même sans action en justice.

De cette manière le ressentiment, loin de s'éteindre avec le temps, devait s'allumer de plus en plus dans les deux cœurs. Dans l'une et l'autre ferme, chacun se haïssait à qui mieux mieux. A l'exemple de leurs maîtres, les domestiques, les servantes et les ouvriers avaient toujours entre eux des discussions, et il n'était pas rare de les voir en venir aux mains. De plus, ce n'était pas toujours le hasard,

mais bien souvent la malveillance des domestiques qui allumait la colère des deux paysans. Tantôt un domestique passait avec sa voiture sur le champ du voisin, et le lendemain celui-ci, vexé, enjoignit de rendre la pareille. Tous partageaient la haine de leurs maîtres, jusqu'aux garçons chargés de garder le bétail, qui poussaient leurs troupeaux dans les prairies du voisin pour tourmenter leurs compagnons qui, à leur tour, saisissaient la première occasion venue pour rendre le mal avec usure.

La haine avait fait un enfer des deux fermes naguère si tranquilles ; au lieu d'actions de grâces au Seigneur et de joyeuses chansons, on n'y entendait plus, du matin au soir, que les malédictions les plus affreuses.

Pourtant, au milieu de ces gens abandonnés de Dieu, il y avait deux êtres qui ne se haïssaient pas, mais se portaient au contraire une tendre et réciproque affection. Comment Bernard eût-il pu oublier la petite Anna, la compagne de ses jeux, sa sœur ? Comment eût-il pu haïr celle dont la douce et séduisante image, lorsqu'il rêvait aux années si heureuses de son enfance, apparaissait à ses yeux et se mêlait à tous les souvenirs de cet âge si plein de joies ?

Et Anna, qui était maintenant une jolie et charmante jeune fille, avec les années avait senti s'allumer dans son cœur un feu inconnu. Bernard, sans qu'elle le voulût dominait son imagination, et plus elle entendait chez elle invectiver contre la famille du jeune homme, plus son inclination pour lui grandissait. Elle seule avait le pouvoir de calmer son père dans les accès de colère qui le prenaient, et plus d'une fois ses prières et ses supplications avaient obtenu qu'il laissât passer une occasion de querelle, et qu'il renonçât à ses projets de vengeance.

Elle était le doux ange gardien de la famille d'Henri ; Anna était sa seule consolation dans ses peines, car depuis l'insulte qui lui avait été faite, il fuyait tous les plaisirs et se tenait sans cesse au coin de lâtre, sombre et pensif, suivant du regard les spirales de fumée et le jeu capricieux des flammes. Si quelqu'un le troublait dans ces instants de mélancolie, il repoussait l'importun avec une colère mal contenue. Personne alors, à l'exception d'Anna, ne réussissait à appeler un sourire sur son visage, sourire d'ardent amour paternel qui répondait aux caresses enfantines qu'elle lui prodiguait. Depuis la mort de sa femme, il avait reporté toute son affection sur sa fille avec toute la force de son caractère énergique et passionné.

Néanmoins, Anna ne pouvait l'entretenir ni de Bernard ni des parents de celui-ci, et ce n'était qu'avec un sombre mécontentement qu'il enten-

daît parler de l'enfance de sa fille, lorsque ce nom détesté se mêlait au récit. Aussi, quelque souffrance que la jeune fille éprouvât à résister à son penchant le plus cher, l'amour filial l'emportait et se gardait avec soin d'éveiller dans l'esprit de son père un souvenir pénible; elle évitait même la rencontre de l'ancien compagnon de ses jeux.

Pendant la première année qui suivit la brouille de leurs parents, les deux enfants se réunissaient souvent dans quelque coin perdu pour y jouer ensemble, ou bien, lorsqu'ils gardaient les troupeaux, ils s'arrangeaient de manière à se rencontrer tous les jours.

Toutefois, nonobstant les supplications de Bernard, leurs rencontres devinrent, à son grand étonnement, de mois en mois moins fréquentes, et quatre ou cinq ans plus tard, il était rare qu'il vit encore la jeune fille. Au sentiment de ce qu'elle devait à son père, était venue se joindre une pudeur virginale qu'elle avait ignorée jusque-là.

Maintes fois, lorsqu'ils travaillaient en même temps dans leurs champs limitrophes, l'inconsidéré Bernard, cédant à sa joie, avait inutilement lancé en l'air sa casquette, et lorsqu'il s'était écrié de loin : "Bonjour, Anna!" elle s'était chaque fois détournée, le rouge de la honte sur le visage, s'était bornée à répondre doucement : "Bonjour, Bernard!" et, quelques instants après, avait quitté le champ, ou bien était allée continuer son travail sur un point plus éloigné. S'il la rencontrait dans un chemin, ou s'il la trouvait le dimanche en allant à la messe au village, elle baissait toujours la tête lorsqu'elle le voyait arriver, et elle ne lui répondait jamais que par un bonjour dit à voix basse.

Le jeune homme ne savait à quel motif attribuer cette conduite étrange. La chère compagne de ses jeux partageait-elle la haine que lui portait son père, ou était-ce seulement à cause de la crainte que lui inspirait Henri qu'elle évitait et fuyait avec tant de soin sa présence? Il préférait s'en tenir à cette dernière supposition; car la pensée que sa sœur le haïssait lui eût été trop cruelle, lui eût déchiré trop douloureusement le cœur.

Cependant, d'année en année, grandissaient en lui l'amour qu'il portait à la fille d'Henri. Le moment était arrivé où sa passion comprimée devait éclater avec violence; de même que la vapeur comprimée dans un vase en acquiert plus de force, de même son amour était devenu plus fort par la résistance même qu'il éprouvait.

(A continuer.)

## LE JOUEUR PHILANTHROPE.

Lors de la dernière guerre soutenue par la Hongrie en faveur de son indépendance, un officier anglais, du nom de Thompson, était venu offrir son épée à la cause hongroise. Peu de temps après, il périsait glorieusement sur le champ de bataille, laissant derrière lui une veuve sans fortune et une fille âgée de seize ans seulement. Lady Thompson était la sœur de Haight. Après cet événement fatal, les restes mortels du malheureux officier ayant été transportés à Pesth, lady Thompson était venue définitivement s'y fixer. Depuis son départ d'Angleterre, elle n'avait encore vu aucun membre de sa famille. Elle se réjouissait de bientôt serrer sur son cœur un frère qu'elle avait toujours tendrement aimé. Puis il s'agissait de l'événement le plus important qui pût se réaliser pour elle : le mariage de sa fille chérie, Georgina.

Sir Richard n'avait guère plus que le temps nécessaire pour se rendre à Pesth avant la date fixée par la cérémonie. Influencé déjà par l'énormité de la tâche qu'il avait entreprise, il regrettait presque un engagement qui, retardant son départ de Vienne, pouvait lui faire manquer le moment pour lequel on l'attendait. Mais sa parole était donnée; il fallait que le fait s'accomplît. Et, si la tentative était heureuse, la satisfaction de son succès suffirait à compenser tous les désagréments qui avaient pu en résulter.

Deux jours plus tard, une foule nombreuse se pressait dans les salons de la principale maison de jeu de la ville. L'intérêt général était dirigé vers une petite table occupée par deux joueurs seulement. Les deux adversaires ne cessaient de se disputer les honneurs de la partie, tantôt au lansquenet, tantôt à l'écarté. Le premier était le prince Osmanzoff; le second, sir George Haight. Il s'agissait alors d'un écarté et les joueurs étaient quatre à quatre. Les parieurs formant la galerie semblaient trembler d'anxiété; mais le calme et le sang-froid de sir Richard restaient imperturbables, malgré le chiffre de l'enjeu, qui montait à cinquante mille roubles, et la mauvaise fortune des parties précédentes, qui lui coûtaient une perte de deux cent mille roubles.

Les cartes sont données et distribuées; la retourne est un cœur. A cette vue, le prince ne peut dissimuler son impression :

—Cœur, dit-il.

—Voici.

—Cœur encore.

—Voici.

—Cœur, continue Osmanzoff.

—Voici du cœur, dit Haight.

Le prince abat sa dernière carte, c'était encore un cœur. Alors Haight

se renverse nonchalemement sur sa chaise en jetant vers la table un regard d'indifférence. Le russe triomphant relève son nouveau gain; puis, reprenant la parole :

—J'espère, dit-il, que vous ne vous retirez pas encore, un Anglais n'abandonne ainsi le champ de bataille!

—Non, certes, répond sir Richard : un Russe non plus, je pense.

—Vous ne vous trompez pas, car c'est un de nos grands principes. Mais vous ne seriez peut-être pas fâché de changer la partie; voulez-vous faire un bansquet à deux?

—Soit pour le lansquet.

Les deux adversaires commencent. Le prince tient la banque; il gagne vingt milles roubles; son bonheur a quelque chose d'insolent, de démoralisant. Mais l'anglais n'en conserve pas moins son flegme habituel, et il continue la lutte avec le sang-froid de ce général des temps modernes qui, voyant tomber ses soldats les uns après les autres, tire sa montre et se dit : "Je perds tant d'hommes par minute. Voici mon effectif actuel; voici ce qu'il me restera dans une heure, mais alors j'aurai mon renfort; la victoire est à moi!"

Enfin la main change, Haight, devenu banquier, semble se réconcilier avec la fortune. Il vient de gagner vingt mille roubles, lorsqu'il déclare qu'il triple son enjeu. La proposition acceptée, Osmanzoff perd encore, et il finit par se voir dépouillé de tout ce qu'il a en or et en billets. Alors on convient de jouer sur parole, en inscrivant l'enjeu sur la table, à l'aide d'un morceau de craie. Mais la victoire reste toujours fidèle à son nouveau favori; et bientôt, constatant l'état de son budget, sir Richard annonce un gain de trois cent mille roubles.

—Sir Richard, je vous félicite, dit le prince d'un air affecté qui déguisait mal son impression.

—Mais, répond l'Anglais, j'espère, prince, que vous ne vous retirez pas encore. Un Russe n'abandonne pas ainsi le champ de bataille!

—Je crois, dit Osmanzoff, avoir déjà fait, à cet égard, ma profession de foi. Seulement, je préférerais l'air du jardin, je trouve cette atmosphère suffocante. Vous avez la réputation d'un excellent tireur; voulez-vous laisser les cartes et essayer quelques balles?

—Volontiers.

—Quel sera l'enjeu?

—Deux cent mille roubles.

—Soit, réplique le prince; mais mes ressources sont à bout. Il faut que je songe à mes besoins; je ne puis épuiser aujourd'hui tout mon crédit sur la Banque de Vienne.

—Alors, je vous joue deux cents mille roubles contre une de vos terres.

—Comment, vous désirez donc venir vous fixer dans notre pays?

—C'est une pure fantaisie.

—Que je serai du reste heureux de favoriser. J'ai quelque chose de cette importance sur une colline d'où vous aurez une vue magnifique, près de Novgorod. Puis, à quelques lieues de Moscou.....

—Mais, interrompit Haith, en faisant un mouvement de tête, je voudrais un peu moins de glaces et de neiges, je n'aime pas le froid.

—Alors, j'ai votre affaire : c'est un charmant petit village près du Volga. Je préfère les bords du Volga. Quelle est votre estimation ?

—Un peu plus de deux cent mille roubles.

—Eh bien, je vous en offre deux cent cinquante mille.

—D'accord ! mais je n'ai pas ici mes titres de propriété.

—Avec une plume et de l'encre, nous nous en passerons, dit sir Richard.

Aussitôt on demande tout ce qu'il faut pour écrire. Le prince signe un transfert reconnaissant à sir Richard la possession du village indiqué, dans le cas où le résultat de la partie serait en faveur de ce dernier, et ces deux champions se disposent à entrer en lice.

A l'extrémité d'une longue allée se trouvent cinq petites cages placées circulairement à douze pieds d'intervalle, et contenant toutes un pigeon. Chaque cage est fermée par une porte à coulisse à laquelle est fixée une corde rejoignant le but à soixante et dix pieds en avant. Pendant que le tireur ajustera, l'adversaire, placé derrière lui, tiendra l'extrémité de chaque corde qu'il lui sera permis d'agiter de manière à tromper son attention. L'oiseau doit donc être tiré au vol, et il importe de bien saisir le moment favorable, car le prisonnier une fois rendu à la liberté ne manque point, en pareil cas, de prendre une fuite précipitée. Chaque adversaire aura droit à dix coups de feu.

Les conventions posées, on s'adresse au hasard pour désigner celui qui commencera. C'est le prince Osmanzoff qui, armé de sa carabine, s'approche le premier du but au milieu du silence et de l'attention générale. Aussitôt, les cordes s'agitent, un pigeon échappe. Le prince ajuste et fait feu.

"Tué !" crie un des gardiens du tir, posté près des cinq cages.

Haight prend l'arme à son tour. Une porte tombe, le coup part aussitôt. Tué ! dit le gardien.

Se retournant alors vers Osmanzoff : —Il n'y a pas loin, dit Haight, du village au Volga ?

—Des fenêtres de l'habitation, répond le prince, vous découvrez le lit du fleuve.

Une nouvelle détonation se fait entendre. "Tué !" crie-t-on du fond de l'allée.

—Vous y aurez de plantations magnifiques et des arbres fruitiers d'une rare beauté, répond le Russe cédant l'arme à son adversaire.

Au sixième coup, le gardien crie : "Manqué !" C'était pour sir Richard.

Au huitième tour, le prince perd également son coup. Alors redevenant "ex æquo," les deux champions s'arrêtent un instant pour se reposer. Puis le Russe se remet au but et fait feu ; il manque, tandis que l'Anglais réussit.

L'instant du dénouement approchait. Nous ne saurions dire ce qu'éprouvaient intérieurement nos deux héros, car les impressions sont rarement identiques en pareil cas. Mais un fait constant prouvé par l'expérience, c'est l'aveu que l'homme même le plus arrogant semble faire de sa faiblesse en face d'un événement qu'il redoute et qu'il ne peut éviter. Osmanzoff, cette fois, prend son arme sans articuler un mot, et se place sans quitter des yeux l'espace dans lequel la question doit se vider, peut-être à son détriment. Enfin, il fait feu. L'oiseau, parti d'abord sur une ligne droite, fait soudain plusieurs tours sur lui-même. Une première voix crie : "Mort !" Mais il reparaît bientôt, s'éloigne et disparaît, tandis que l'Anglais joyeux fredonne son air national : "God save the Queen !"

Le prince venait d'épuiser sans succès son dixième et dernier coup de feu. Or, sir Richard avait un point d'avance par le fait du neuvième tour. Il était donc inutile de poursuivre : la fortune s'était prononcée.

Habitué d'ailleurs à ce genre d'émotion, Osmanzoff avait trop d'élévation dans les sentiments pour ne pas se soumettre à cette décision du sort comme à une conséquence fâcheuse de sa hardiesse et de sa passion. Ce dénouement n'était pour lui qu'une de ces alternatives de la vie du joueur, où les événements se produisent tantôt en sa faveur, tantôt à son préjudice. D'un autre côté, Haight déguisait sous la réserve de la délicatesse sa satisfaction intérieure inspirée par la perspective d'un bienfait dont la réalisation ne lui était apparu d'abord que comme une idée chimérique. Les deux adversaires s'avancèrent l'un vers l'autre ; et, après s'être mutuellement tendu la main, ils se séparèrent dans les termes les plus courtois et les plus sympathiques.

(A continuer.)

Il avait laissé son cheval, un animal maigre, à moitié mort de faim ; à la porte d'un cabaret : en revenant, il le trouva placardé avec cette enseigne : "Avoine demandée, s'adresser en dedans"

TRENTE ET UN DÉCEMBRE.

Encore un an qui s'envole  
Dans le gouffre du trépas,  
Un an que le temps nous vole,  
Et qu'il ne nous rendra pas !

Quoi ! sitôt mortes que nées,  
Il faut donc les voir toujours  
Tomber, ces courtes années,  
Aussi longues que des jours !

Toujours vitesse pareille !  
Toujours, par un même élan,  
Le lendemain et la veille,  
Comme aujourd'hui, font un an.

## VARIÉTÉS.

Définition du mariage par les jeunes filles : Moins de promenades et moins de crème à la glace.

\* \*

Le cœur d'une femme est une partie des cieux ; mais aussi, comme le firmament, il change nuit et jour.

BYRON.

\* \*

M. X... à qui on demandait s'il croyait à l'enfer, répondit qu'il avait fermement cette croyance depuis qu'il avait marié Mme X...

\* \*

Ce sont les femmes qui nous apprennent à connaître les hommes ; mais ce n'est pas d'elles qu'il faut apprendre à les juger.

\* \*

Le village de Graves, dans le Kentucky possède une habitante qui a donné naissance à 5 enfants en 13 mois ; le mari est devenu fou et a disparu.

Nous ferons tirer au sort par tous nos souscripteurs, dans le courant de l'année, sous forme de Prime, un Guéridon (petite table pour pot de fleurs) évalué à \$5, semblable à celui que nous avons donné pour le Bazar de l'Institut Canadien de cette ville

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jedis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an ..... \$0.50  
Six mois ..... 0.35  
Un numéro ..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU.

170 1/2 rue Sparks, Ottawa.